

Cet échange fait suite à des questionnements de Max sur une liste de discussion (dans laquelle J.Wajsztejn a été inclus) à propos des limites de la théorie marxiste et plus précisément de la théorie du prolétariat à la lumière du présent et particulièrement des rapports à la nature que Max aborde sous l'angle du dérèglement climatique et de la sauvegarde de la diversité. C'est par sa lettre que nous commençons dans laquelle il maintient quand même des présupposés marxistes comme la « logique de la valeur » dont on peut douter que cette dernière soit à l'origine et la cause principale des phénomènes qu'il dénonce. J.Wajsztejn lui adresse ensuite quelques remarques...

---

Le 20 octobre 2021

Comme je l'ai déjà signifié plusieurs fois, j'aimerais bien que nos échanges ne stagnent pas dans la marigot du Sars-Cov-2, de la Covid, de Raoult... Je vous le demande : qu'est-ce qu'on peut bien tirer de tout ça ? Pour moi, je l'ai déjà dit aussi, l'important n'est pas l'histoire de la pandémie en soi. Je la vois, cette pandémie, comme un signe supplémentaire de l'approfondissement de l'emprise du capitalisme (et de ses États, en réseau ou par nations) sur nos vies en même temps que du dérèglement climatique et de la biodiversité. Et, à ce dernier plan, pas le signe le plus grave : les inondations, les incendies, les désertifications, les glissements de terrains, etc., tout ça à l'échelle du gigantesque, du tellurique, c'est plus inquiétant encore que l'épidémie d'épidémies.

Je souhaiterais qu'on en revienne au fil tendu par Michel l'ancien (Po) sur l'entrée dans une nouvelle phase de capitalisme d'Etat et ma réaction presque consensuelle à ça. Le « presque » est déclenché par le fait que Michel, dans son point de vue, n'inclut pas le problème du bouleversement climatique et de ses conséquences pour le moins dire préoccupantes. D'où la question posée dans mon précédent long courrier [...].

Aujourd'hui, le capitalisme n'inquiète pas seulement par ses tendances autoritaires (surveillance, contrôle...) et ses visées transhumanistes, par quoi il essaie, comme toujours, de surpasser ses contradictions internes et ses crises économico-sociales aux dépens des hommes ; il nous angoisse parce que sa simple activité bousille les conditions physiques premières de nos existences. Cela, ce paramètre, c'est nouveau pour nous, il n'entraîne pas – ou très partiellement et indirectement — hier dans nos pronostics sur la « santé » du capital. Maintenant, l'impact écologique (nocif) immédiat du capitalisme doit faire partie constamment et au premier chef de nos examens. D'ailleurs, cet impact de l'activité capitaliste sur le changement climatique, sur l'écologie, ne peut pas ne pas avoir de conséquence sur la vie en soi du capital comme système économique. Voyez les plans de

transition énergétique, les Great New Deals..., dont ils nous rebattent les oreilles, c'est bien la preuve que le changement climatique, ça les préoccupe, ces messieurs-dames du capital. Bien entendu, tous ces plans seront, à plus ou moins long terme, vains pour la santé écologique de la planète.

Pour nous, cela doit être très clair : tant que le capitalisme vit, tant que l'on ne l'aura pas éradiqué, son existence aggrave chaque jour davantage la détérioration écologique générale. Il sera de plus en plus difficile de « réparer » les dégâts, de plus en plus impossible de le faire, même en société communisée. C'est la logique de la valeur et de la nécessité constante de la valorisation du capital qui est responsable de la catastrophe écologique où nous sommes entrés depuis plusieurs décennies ; la catastrophe n'est pas devant nous, nous sommes déjà en plein dedans. C'est la même chose qui, fondamentalement, explique les crises internes du capitalisme et le désastre de l'activité capitaliste dans la Nature. C'est pourquoi, lutter contre le désastre écologique et éradiquer le capitalisme composent une même action. C'est pourquoi, il ne s'agit plus seulement de renverser l'emprise politique du capitalisme mais encore de rompre avec la logique productiviste et travailliste à la base de la loi de la valeur. Contrairement à ce que nous disions naguère, rien du capitalisme ne peut plus servir, une fois corrigé, redressé et redirigé, à une société communisée. Plus rien de positif.

Vous ne trouvez pas, chers camarades, que c'est de ça dont il faut parler ? De ça et de la force sociale de masse en mesure de réaliser le programme d'éradication de la loi de la valeur. C'est l'autre grande question lancinante de l'époque. Là-dessus, le non-mouvement (comme dirait Jacques W.) des baladeurs anti-pass sanitaire du samedi ne nous aide pas du tout à répondre, bien moins, en tout cas, que les Gilets jaunes, qui avaient eux-mêmes des limites assez sérieuses.

Maxime

---

## Lettre de J. Wajnsztein le 2 novembre 2021.

Avec retard et sur quelques points d'une façon un peu décousue :

1- d'abord sur la valeur : Max qui ne raisonne plus dans les termes marxistes de la contradiction forces productives/rapports de production, nous fait un développement sur ses

préoccupations environnementales, mais qui sont pour nous de l'ordre plus général du rapport des hommes à la nature et non propre au capitalisme. À la suite de quoi confondant valeur et capital, il veut éradiquer le capital qui suivrait la logique de la valeur ; or l'apparition et l'existence de la « valeur » sont bien antérieures au capital de plusieurs siècles et même de millénaires (un travail sur l'origine de la valeur que Marx n'a pas été fait et dans lequel, à notre avis Camatte s'est perdu [NB. nous ne sommes pas tous d'accord sur ce dernier point précis dans *Temps critiques*]).

Donc nous ne comprenons pas trop ce qu'il veut éradiquer et en plus sous forme d'un « programme » qui serait à l'ordre du jour (est-ce le retour du programmatisme ? Nous ne le pensons pas quand même !). Comme nous l'avons écrit à différents endroits, c'est aujourd'hui le capital qui domine la valeur (d'où son « évanescence ») et c'est cela la spécificité de notre époque qui fait justement que l'élimination de la valeur ne peut être un objectif pour nous.

L'éradication de la valeur, c'est la société capitalisée qui tend à la réaliser en ne posant plus les questions qu'en termes de prix. C'est ce que montre actuellement la question des prix de l'énergie sans aucun rapport avec une quelconque « valeur » autre que celle qui provient et est déterminée par le rapport de forces entre offre et demande confronté à la logique bureaucratique des prix administrés ; l'État en France se chargeant de faire les « compensations » (le chèque énergie).

Parallèlement, et au niveau mondial cette fois, ce qui n'avait pas de prix parce que n'avait pas de valeur au sens économique du terme, tend à être privatisé et doté d'un prix au grand dam des défenseurs des « communs » (une variante post-moderne des services publics). C'est une tendance, à laquelle le capital et les États ne parviennent pas intégralement car sur ce point le capital n'a pas réalisé sa « communauté matérielle » pour parler comme *Invariance* ; il y a des obstacles et des résistances y compris de la part des États et des mouvements de lutte. Il y a donc encore des choses « qui n'ont pas de prix<sup>1</sup> ». Donc, toujours en tendance et par hypothèse, la valeur peut être presque entièrement dominée par le capital comme nous l'observons aujourd'hui. La valeur n'a pas disparu, mais elle est comme effacée des réseaux et des rapports, elle n'opère que par défaut en quelque sorte. Le capital peut donc s'émanciper de la « logique de la valeur » et poursuivre son cours chaotique... sans s'effondrer.

2- d'une manière beaucoup plus générale, en se préoccupant essentiellement de « l'environnement », Max oublie que la lutte sur le climat y compris chez les *Youth for climate* n'est pas une lutte contre les autres transformations en cours du procès-capital.

Par exemple, aujourd'hui, on apprend que Facebook change de nom et devient MetaVerse : une étape de plus dans la virtualisation de l'ensemble des activités humaines que permet la puissance des technologies numériques actuelles. Le travail avec MetaVerse est non seulement un télétravail (ça, c'est aujourd'hui, c'est la préhistoire de la virtualisation de l'activité) ; le travail vivant tend à être effacé, supprimé par sa « réalité augmentée » ; il n'est plus en acte : il est en puissance et cette puissance n'est pas du tout une potentialité ; non, elle est effective, immédiate, actuelle.

Ainsi, la puissance totalisante (et non totalitaire) du monde numérique tend à supprimer toute extériorité, toute réalité étrangère ; de quelque nature que soit cette réalité : humaine, technique, physique, métaphysique ; qu'elle soit hostile, coopérante ou indifférente. Alors l'aliénation disparaît. Elle perd son caractère de captation du soi, de ses produits ou de ses œuvres par un autre que soi, une puissance qui a dépossédé le soi et à l'égard de laquelle il devient dépendant, soumis, voire esclave ... consentant comme dans les théories post-modernes qui abandonnent la perspective dialectique (le négatif devient une « pensée erronée ») au profit d'un empirisme descriptif de la révolution du capital ; d'où le succès outre-atlantique des déconstructeurs de la *French theory*, puis en Europe et ailleurs.

Et s'il nous faut revenir sur la « théorie », c'est plutôt à partir de ce biais que cela est possible car c'est celui qui nous permet de maintenir vaille que vaille ou de rétablir le fil rouge, si ce n'est des luttes de classes, du moins des luttes contre le capital et le maintien du rapport passé-présent-futur. Ainsi ce qui se passe de ce côté là tend à rendre caduc l'ancien rapport dialectique entre aliénation et émancipation, un point central de la théorie communiste.

Et on assiste, si ce n'est à la disparition, du moins la dissipation, l'effacement de toute référence à l'aliénation (et aux aliénations). Comme notion et comme expérience individuelle et collective, l'aliénation s'est...absentée ! Pourquoi ?

Une hypothèse (à réapprofondir) c'est, justement, l'intensification de l'englobement des activités humaines dans le monde du capital, dans la société capitalisée, où toute négativité disparaît ou plutôt est convertie en souffrance et victimisation subséquente, discrimination plutôt qu'inégalité, déviation, incapacité.

La séquence occupation des places pendant Nuits debout-manifs contre le projet de loi El Khomri-mouvement des GJ-mouvement contre les retraites, pouvait laisser penser à la possibilité effective d'ouvrir un cycle qui ne se résume pas à l'habituel balancier mouvement-défaite/mouvement-défaite, mais même avant le clap de fin du confinement on a bien vu que le mouvement contre la réforme des retraites n'arrivait pas à intégrer les caractères

spécifiques et novateurs de la lutte des Gilets jaunes.

Pour les anciens Gilets jaunes nous ne croyons pas que ce soit une question de conscience. Mais ça c'est plutôt le fruit d'une « position » Temps critiques liée à notre cursus théorique mais aussi à notre expérience qui fait que nous ne « croyons » pas à la « conscience » et à l'importance de la prise de conscience. Par exemple, quand dans nos articles sur les classes nous disons que la théorisation de Marx, d'influence hégélienne, sur la classe en soi et pour soi nous paraît la plus acceptable, nous n'en acceptons pas pour autant le fait que cette conscience « pour soi » soit le fruit d'une accumulation d'expériences prolétariennes. Cette conscience là est finalement la conscience trade-unioniste où la notion de classe pour soi devient quasi corporatiste et définit l'aristocratie ouvrière qui accumule les droits et les positions au sein de la société bourgeoise d'abord puis pendant la société qu'on pourrait dire « salariale » de la période des Trente glorieuses.

Pour nous la classe pour soi est bien plutôt un surgissement comme par exemple en 68 en France et surtout en Italie entre 1969 et 1975 quand un certain et finalement incertain alliage s'instaure entre la classe ouvrière relativement garantie (et syndiquée) et de vieille tradition et la jeunesse prolétaire du Sud qui découvre et refuse la discipline du travail et de la ville (le sujet de la théorie opéraïste en quelque sorte comme c'était déjà le sujet des livres sur 68). « Pour soi » n'a alors rien d'une prise de conscience progressive où l'en soi se transforme en pour soi. En effet, les protagonistes du mouvement n'ont pas le temps de prendre conscience par un procédé réflexif qui demande du temps qu'ils n'auront jamais, mais tout d'un « orgasme de l'histoire » que chacun ressent dans ses tripes, une sorte d'électrisation où beaucoup sont prêts à tout risquer. Ce n'est pas de l'ordre de l'appropriation, car les prolétaires italiens ne se sont emparés de rien et en tout cas pas des usines ; ils ont manifesté un immense mouvement de refus qui a soudé les collectifs de lutte (cf. nos développements sur la communauté de lutte) ; alors plus rien de corporatiste et presque plus rien de classiste ne subsiste. De même en France, la CGT a occupé les usines, les jeunes ouvriers ont « occupé » la rue et les quartiers où ils ont retrouvé les étudiants.

Pour en revenir aux anciens Gilets jaunes, nous ne pensons pas qu'ils aient « conscience » de la faillite de la stratégie des ronds points. Bien sûr qu'ils en ont vu les limites comme les étudiants de 2006 ont vu celles des blocages de fac ; il n'empêche que si un mouvement de ce type géo-sociologiquement parlant ressurgissait, les ronds points seraient sûrement à nouveau utilisés comme lieu. Non, ce dont ils ont « conscience » et nous aussi (mais le terme de conscience ne convient pas ici), c'est que nous sommes dans la nasse. Que le Covid et le confinement ont accru les séparations et l'isolement (là encore je te renvoie à notre dernière brochure). L'ex-Gilet jaune qui n'a pas chopé le virus de gauche au passage, est retourné

cultiver son jardin parce qu'en dehors des périodes d'effervescence sociale, il n'y a plus rien ou presque. La lutte au quotidien sur les lieux de travail a depuis déjà de nombreuses années baissé d'intensité du fait de la détérioration du rapport de forces capital/travail au détriment du travail. C'est bien ce qui faisait le décalage entre le mouvement des Gilets jaunes qui affrontait le capital, mais sur un autre terrain que celui du travail et des luttes quotidiennes sur ce terrain du travail devenues dérisoires où changeant de nature (souffrance au travail harcèlement, discriminations, etc) rendant difficile si ce n'est impossible un approfondissement de l'affrontement sans que l'unité soit un préalable. À la place on eu droit à l'idée de « convergence » des luttes bientôt transformée en tarte à la crème des apprentis bureaucrates du climat et des bureaucrates confirmés de la fraction de gauche des syndicats. Des coquilles vides (cf. [le texte de Greg, Gzav et Ju](#) dans le numéro 20 de la revue).

On peut dire que les ex-Gilets jaunes ont fait l'expérience de tout ça. Ils en sont sortis « vaccinés ». Il en restera peut être quelque chose, mais ce serait une erreur de penser que grâce aux prises de conscience successives, il y aurait comme un cumul possible de toutes ces expériences qui ferait progresser le prochain mouvement. Historiquement, il n'en est rien : après chaque mouvement qui porte atteinte à l'ordre établi s'il n'y a pas victoire il y a défaite et on repart de zéro ou presque. Et on pourrait dire que c'est vieux comme le monde ; la seule spécificité du capitalisme en tant que mû par sa dynamique et non sa simple reproduction, c'est qu'il se montre parfois capable de recycler des moments ou des thèmes de sa propre contestation. C'est pour cela que la société du capital a introduit une rupture dans le schéma théorique originel de Marx qui faisait se succéder révolutions et contre-révolutions. Ce que nous avons appelé la révolution du capital peut-être considérée comme une tentative de réaliser l'Aufhebung hégélienne sous la forme de ce que nous avons nommé « englobement<sup>2</sup> » plutôt que dépassement parce que le rapport social capitaliste ne dépasse rien tant que ce rapport existe<sup>2</sup>.

3- sur une question de Max qui demandait à JW pourquoi à *Temps critiques* nous ne parlions jamais du climat et de l'écologie, JW lui a répondu ceci :

« Ce n'est pas que je sois climato-sceptique, mais c'est la même chose que les vaccins. Ce sont les mêmes qui détruisent et soignent. Pfister et Astra Zeneca sont impliqués dans les plus gros scandales dus aux pratiques de Big pharma et tout le monde croit à des vaccins miracles en moins d'un mois ; de la même façon le danger climatiques est dénoncé par les membres du GIEC qui sont presque tous mouillés dans la croissance, l'industrialisation à outrance, la « gouvernance mondiale », de la même façon que le club de Rome de 70 était composé des plus gros soutiers du capitalisme à l'époque (Mansholt et Cie).

Mais par dessus tout, je suis persuadé que nous n'avons aucun poids sur cette question. Il est

du ressort des grandes puissances et les Greta Grundberg et autres sont financés par l'hyper capitalisme du sommet à travers ses organisations internationales comme la Commission européenne. Greta ne fait pas "la route" comme Kerouac, elle parcourt le monde en classe affaires sur les plus grandes lignes internationales et est reçu par les chefs d'État et à l'ONU. *Libération* leur consacre plusieurs pages ce samedi 30 octobre en se réjouissant, comme Max, que les nouvelles générations...

En ce sens Ferry à l'époque de son livre sur les rouges-bruns écologistes a raison. Le climat c'est une question que les États ou les organisations internationales ne peuvent se poser que dans des termes autoritaires et en tant que libéral éclairé, il est contre.

Nous pouvons ajouter que nous avons consacré à cette question (mais à travers le prisme des « rapports à la nature ») la totalité de notre n°11 (disponible sur le site) et plus récemment des échanges entre Joao Bernardo, Philippe Pelletier et JW, disponible sur notre blog à <https://blog.tempscritiques.net/archives/1927>

La question du climat et du sort de la planète pose en outre deux problèmes par rapport à la vision marxienne, même hétérodoxe.

Le premier est celui du point de départ qui, chez Bordiga par exemple, est clairement l'espèce humaine même s'il fait le lien avec « la croute terrestre ». Chez les catastrophistes ou même parfois chez les décroissants, on a souvent l'impression et peut être de plus en plus, de positions qui tendent vers ce que les américains appellent la *deep ecology* ; un parti pris écologiste fondamentaliste qui, dans ses versions les plus extrêmes place la continuation de la vie sur terre avant le sort de l'espèce humaine (c'est le courant *Earth first*<sup>3</sup> dont le slogan est *No Compromise in Defense of Mother Earth* ).

En font foi, par exemple, les articles des grands médias sur les arbres qui ont une sensibilité, qui communiquent entre eux et dont on peut capter les messages.

Des positions qui conduisent à ne plus pouvoir poser la question fondamentale pour nous et toi sans doute, des rapports à la nature dans la mesure où ce qui prédomine alors c'est une position holiste selon laquelle la planète est un biotope qui est un tout, qu'il n'y a pas de séparation entre le monde humain et le monde vivant et que donc soit cesser la suprématie de l'espèce humaine sur les autres espèces vivantes.

Le second problème est celui de l'angle de tir ; par tradition, le notre est celui, dialectique, de la critique. Dans cette perspective nous nous attachons donc à critiquer une dynamique du capital qui peut trouver dans le capitalisme vert de quoi se vivifier malgré les contraintes environnementales que cela poseraient au capital en général. Les stratégies dans ce

domaine peuvent aller jusqu'à une critique du "progrès" ; la tendance dominante étant maintenant "décadente" pour réutiliser un vieux terme. Comme nous l'avons dit plus haut, il n'y a sur cette base que peu d'interventions possibles, autres que celles d'actions coup de poing illégales et avant-gardistes telles celles à prétention radicale menées un temps par Riesel par exemple ou par la COP 21 ou Alternatiba aujourd'hui. Ou alors, il faut abandonner cette position critique car la critique serait interne au rapport social capitaliste (elle conforte le capital dit Camatte). Dans cette perspective il faut alors faire sécession où/et affirmer des positivités, des alternatives ici et maintenant y compris sur le terrain.

4- sur le rapport au travail : venant d'écrire un livre sur l'opéraïsme italien<sup>4</sup>, nous ne pouvons que nous élever contre une interprétation des quelques réactions actuelles par rapport à la reprise du travail après les confinements comme relevant de la même révolte et a fortiori signification, que les actions (et non réactions) de l'époque opéraïste dont le contexte et le rapport de forces étaient fort différents. Par ailleurs les informations fournies par les médias ou même les réseaux mélangent allègrement des actions de « démission » ou de malédictions du travail aux USA alors que les motifs en sont disparates. De ce fait, certaines interprétations tendent à assimiler peu ou prou ces réactions aux pratiques critiques de *turn over* et d'absentéisme de la fin des années 1960-début 70.

Ces réactions ne sont pas assimilables à un refus « générique » du travail « le refus du travail » des ouvriers italiens en provenance du Sud de la péninsule, tout simplement parce que la révolution du capital a transformé le travail, le temps de travail, le contenu du travail et sa nature. Dans les pays/puissances dominants, la valeur n'a quasiment pas (ou plus, là encore nous ne sommes pas forcément sur une seule position) sa source dans le « taux d'exploitation » de la force de travail ; dans ce qui était un rapport de production fondé et centré sur le procès de travail. Elle est dominée par la capitalisation de toutes les activités humaines de jour comme de nuit... Cela ne veut évidemment pas dire qu'il n'y a plus ... « exploitation » ... au sens courant du terme.

Dans ces réactions actuelles au travail, il s'agit de cris de souffrance, de frustration et de révolte mêlés et cette expression n'est pas collective ; elle est particulière, individuelle, subjective. Y voir une conscience collective serait une fiction puisque, en tendance, c'est maintenant la notion et l'expérience d'une conscience collective qui sont altérées, dissoutes, décomposées parce qu'à partir du travail il n'y a plus que des « expériences négatives » (et négatives au sens premier et pas au sens du « négatif à l'œuvre ») et non plus « l'expérience prolétarienne » dont parlaient à la fois Socialisme ou barbarie des années 1950 (dans son numéro 11) et les opéraïstes des années 1960.

Notre abandon de toute référence à la « prise de conscience » ou à la « conscience de



classe » pourrait être revisité à la lumière (sombre !) de ce phénomène de « perte de conscience » ou, ce qui est proche, de recherche « d'états altérés de conscience ».

D'abord ceux qui relèvent du complotisme sous toutes ses formes à travers les réseaux sociaux. Sans épargner totalement le mouvement des Gilets jaunes, ils n'en étaient pas la caractéristique principale ; ce qui est plus douteux pour le « non mouvement » actuel autour du refus du passe sanitaire (cf. [Interventions n°18](#) disponible sur notre site).

Ensuite, plus en marge certes, l'action relativement récente, mais récurrente d'un phénomène comme celui des Blacks Blocs qui exprime le refus de se définir politiquement et d'affirmer une identité comme groupe d'intervention ; ou plus marginal encore, les *rave party* (une décomposition de l'attitude plus politique du « no future » des années 1980-90 ?) et diverses conduites qu'on pourrait dire *borderline*.

Malgré les différences entre ces pratiques, elles manifestent deux points communs :

- le premier, c'est qu'elles ne semblent pas avoir d'existence objective parce qu'elles n'existent que dans leurs actions immédiates, le caractère objectif étant mis entre parenthèse. C'était déjà le cas pour les Gilets jaunes, par exemple, qui mettaient entre parenthèse leur activité-de travail pour parler de leurs conditions en général considérées plus du point de vue du « ressenti » que de la « conscience » ;
- le second, c'est que toutes partent d'un comportement individuel qui s'exprime collectivement inversant ce qui a été le sens du rapport collectif/individu (le « prolétaire-individu ») dans les mouvements de classe prolétariens ; comme si, du fait du niveau atteint par le procès d'individualisation, les individus lambda singeaient le fonctionnement de la formation de la classe bourgeoise (« l'individu bourgeois ») ... en l'absence de toute possibilité actuelle de reformation de classe.

C'est cette difficulté à objectiver les luttes et plus généralement les pratiques et comportements qui fait qu'au mieux, pour les Gilets jaunes par exemple, la tendance à faire communauté passe principalement par la communauté de lutte qui constitue alors l'objectivation de leur lutte, mais une objectivation fragile et instable car ne reposant que sur la lutte. Elle peut donc en perdre sa finalité confondant moyens et fins en cherchant à perdurer en dehors et après le mouvement comme lorsque aujourd'hui des restes de Gilets jaunes tentent d'investir le champ anti passe sanitaire.

5- Tout en traçant les limites et impasses de la « théorie communiste » au sens large, Max continue à penser qu'il s'agit de refonder la théorie de notre temps sans voir qu'il n'y a plus aucun support ou sujet au sens historique et classiste de ce terme pour en être la base. Ce

sont les Gafam, Big pharma et les bio-techno, le GIEC et autres experts qui font aujourd'hui la « théorie » de la révolution du capital en réalisant une sorte d'idéal praxique que nous sommes bien en peine d'effectuer, d'où au mieux des oscillations entre activisme et positions de distance critique ou tout bonnement de repli.

JG et JW

Première semaine de novembre 2021

1. cf. Le livre d'Annie Lebrun, *Ce qui n'a pas de prix* (Stock, 2018) et les commentaires de J.Guigou, [ici](#). [↔]
2. cf. J.Guigou et J.Wajnszejn, [Dépassement ou englobement des contradictions ? La dialectique revisitée](#). L'Harmattan, 2016. [↔]
3. Parmi les actions variées menées par les groupes US, plusieurs consistent à tenter d'arrêter les abattages d'arbres dans les forêts pour empêcher l'installation de puits de pétrole, comme on peut le voir dans cette video. [↔]
4. J.Wajnszejn, [L'opéraïsme italien au crible du temps](#), À plus d'un titre, 2021 [↔]